

RÉALISME PHILOSOPHIQUE ET RÉALISME LITTÉRAIRE DANS LA
PENSÉE NÉOHELLÉNIQUE

Il est curieux de constater une certaine prédominance du réalisme par rapport à l'idéalisme dans les domaines philosophiques et littéraires de la Grèce moderne. *Dans le premier cas*, cela tient de la tradition philosophique ancienne et médiévale. Il ne fait pas de doute que cette tradition mérite d'être qualifiée de réaliste aussi bien dans la mesure où elle se réclame du platonisme, voire du néoplatonisme (selon la nomenclature établie depuis Porphyre et imposée par la querelle des universaux) que dans la mesure où elle se réclame de l'aristotélisme. Il s'agit, bien entendu, de deux réalismes sinon opposés du moins tout différents, mais auxquels le même terme, pris dans ses deux acceptions, assure une authenticité incontestable. Si cependant platonisme et néoplatonisme s'affirment davantage au cours des derniers siècles de l'histoire de la culture hellénique médiévale, on constate, en revanche, dès le milieu du XV^e siècle, une affirmation exclusive du réalisme aristotélisant, qui n'a pas été sans influencer profondément la pensée philosophique en Grèce, et même dans les Balkans, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

En effet, ce changement n'est pas sans souligner, à sa façon, le fait que platonisme et aristotélisme, tout en survivant dans le domaine grec pendant tout le moyen âge, ont dominé alternativement la pensée hellénique, si bien qu'il serait possible d'en rapprocher les caractères respectifs les plus significatifs des traits les plus importants des époques pendant lesquelles chacun d'eux a exercé une influence quasi exclusive sur les esprits. Certaines affinités de caractères sont, dès lors, évidentes. Le platonisme, notamment, prédomine au cours de périodes de libéralisme culturel, autrement dit de foisonnement des doctrines; l'aristotélisme, lui, s'impose au cours de périodes de rigueur culturelle. Ainsi le platonisme s'affirme au IX^e siècle, comme au cours de la première moitié du XV^e siècle. Brusquement, avec la chute de Constantinople, la relève est prise par l'aristotélisme de Scholarios et de ses disciples. N'y aurait-il pas quelques rapports entre d'une part la structure et l'«éthos» de chacune de ces deux philosophies, et, d'autre part, la structure et l'«éthos» des cultures auxquelles elles se trouvent respectivement associées? En tout état de cause, cette alternance aboutit provisoirement à la victoire de la scolastique aristotélisante qui s'imposera en Grèce pendant près de trois siècles. C'est aussi cependant en vertu du même schème d'alternance

que l'aristotélisme et le genre de culture à laquelle celui-ci se rattache seront, à leur tour, contestés dès 1750 environ.

Dans le deuxième cas envisagé, celui de la littérature, on constate que la littérature régionale en Grèce présente, pendant la même période, des caractères dominants idéalistes très précis:

I) *Une nostalgie du passé*: La splendeur de l'hellénisme médiéval survit dans les consciences; la littérature populaire de l'époque en témoigne. Les innombrables «thrènes» composés après la chute de Constantinople font état du malaise présent de la nation en comparant l'âpre actualité nationale à ce que fut un passé glorieux.

II) *Une rêverie orientée vers l'avenir*. Les mêmes thrènes qui déplorent l'asservissement des Hellènes font appel à la réminiscence qui entraîne inévitablement et justifie l'espoir de voir bientôt revivre ce passé tant regretté. Toute une littérature spéciale, que l'on pourrait qualifier de «prophétique» se crée autour de ce thème si cher aux consciences opprimées, à côté d'une littérature épique à souhait, sur laquelle la première semble pouvoir s'appuyer. Très confus à l'origine, mais bientôt affirmé par divers événements historiques, l'idéal de résurrection nationale se précise de plus en plus.

III) *Un naturalisme idéalisé*. A l'inverse de ce qui se passe au XVII^e siècle dans les cités crétoises assiégées, où une littérature bourgeoise ou idyllique, selon le cas, reflète de façon souvent maladroite, des influences littéraires de la renaissance italienne, sur le continent hellénique même la vie des sociétés s'organise graduellement selon certaines constantes qui font de l'existence humaine en contact avec la nature un idéal qu'il n'est pas exagéré de qualifier de pré-romantique.

A partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'encyclopédisme occidental fait irruption en Grèce. Le réalisme empiriste supplante carrément le réalisme rationaliste scholastique, d'inspiration aristotélicienne, qui s'était imposé aux esprits au cours de la période précédente. Mais, en même temps, il entraîne la formation d'un idéal culturel bien défini, celui de l'éducation pour tous, et dans lequel se concrétise, peut-être unilatéralement, l'idéal, jusque là diffus, de résurrection nationale. La philosophie théorique cède le pas à un pragmatisme philosophique qui se manifeste à travers un certain mépris pour la langue savante qui est désormais censée exprimer une dépendance du passé, au profit de la langue parlée, elle-même jugée comme étant la seule capable de faciliter le progrès de la nation.

Ce courant «progressiste» présente néanmoins deux aspects bien différents: d'une part, un aspect agressif dont les représentants les plus dyna-

miques sont les esprits dits «éclairés» qui vivent «sur place» (ils forment bientôt les noyaux de l'opposition à la tradition scholastique); d'autre part, un aspect modéré dont le représentant le plus illustre, Coray, vit à l'étranger. Les uns sont impatients; la marche à suivre que préconisent les autres prévoit l'organisation préalable de l'éducation des Hellènes, qui sera fondée sur l'essentiel de la culture antique. Mais les uns et les autres éludent le problème en en altérant la substance, notamment en le vidant de son véritable contenu culturel, pour en faire un simple problème de forme: le critère choisi sera exclusivement celui de la langue. Les paramètres réels du problème national sont ainsi faussés au départ. En tout état de cause, le salut des Hellènes sera dû à une effusion non point d'encre, cependant, mais de sang. La solution «culturelle» préconisée pour le problème national aura simplement conduit à une impasse.

Cette idéalisation des données de la réalité va de pair avec le développement d'une poésie nationale idéaliste qui contraste vivement avec le réalisme de la peinture des mœurs dont témoigne la prose du XIX^e siècle.

Toutefois, de par la force des choses, la synthèse des deux courants réalistes en philosophie sera achevée en Grèce vers le milieu du XIX^e siècle, notamment à travers les réalisations de l'éclectisme grec; celle des courants idéaliste et réaliste en littérature ne sera esquissée que vers la fin du XIX^e siècle. Or, même dans ce cas, l'opposition des courants «linguistiques» dans laquelle l'opposition des courants philosophiques du siècle précédent se trouve à la fois transposée et minimisée, pourrait subsister pendant longtemps encore.

*Professeur de Philosophie
Université d'Athènes*